

Un grand reportage
de Gilbert Ganne

à Nosate

à la recherche de Peppone et de DON CAMILLO



IDI. L'unique place du village italien de Nosate n'est qu'une flaque de soleil. D'un petit sentier fleurant la noisette, débouche brusquement dans la clarté une silhouette noire perchée fièrement sur un vélomoteur. L'engin décrit un cercle majestueux, passe en pétaradant devant la maison du peuple, ornée de la faucille et du marteau, et stoppe sur le seuil de la Maison



Voici Don Camillo tel que notre collaborateur Gilbert Ganne le vit arriver devant l'église de Nosate (au fond, la maison du peuple)...

paroissiale, située juste en face. J'ai, devant moi, don Giuseppe Saibene-don Camillo.

— Vous trouverez à Nosate, m'avait dit Guareschi, la situation et les personnages de mon livre.

Nosate est un village de cinq cents habitants dans la vallée du Pô. « n'importe lequel des villages enfermés dans cette bande de terre du Nord de l'Italie ». Son clocher carré du XV^e siècle domine les maisons basses et plaque sa cloche sombre sur le ciel bleu.

Don Giuseppe porte un bérêt mauve, au-dessus d'un visage brun et raviné. Des yeux de braise ; une carrure massive ; la soutane, boutonnée haut, laisse apparaître un filet de col blanc. Il me tend une patte énorme faite pour manier la pelle et la pioche, et me souhaite la bienvenue d'une voix retentissante. Quelques têtes apparaissent aux fenêtres : l'arrivée du curé ne passe pas inaperçue.

Don Giuseppe décroche la gamelle suspendue au guidon de sa machine et me conduit avec de grands zestes à l'entrée de son presbytère : une porte de château fort, en bois blanc, semée de gros clous. C'est lui-même qui l'a fabriquée. Coût : deux cent mille lires. Le héros de Giovanni Guareschi désirait une cloche. Don Giuseppe, lui, voulait cette porte derrière laquelle il se sent en sécurité. Mais il n'a pas eu besoin de la générosité d'une riche habitante. Il l'a réalisée grâce aux bénéfices du cinéma paroissial. Par un souci de prudence supplémentaire, il a fait pratiquer, dans le mur, un machicoulis qui lui permettrait, en cas de siège, d'évaluer le nombre des assaillants et de glisser le canon d'une carabine.

Car les bagarres du *Petit Monde* de don Camillo entre un maire communiste et un curé, aussi braves l'un que l'autre, n'anticipent nullement sur la réalité. J'aurai bientôt l'occasion de m'en rendre compte. Pour l'instant, don Giuseppe abreuve de terribles menaces un chien qui s'était couché sur le pas du portail et le chasse à coups de cailloux à travers la place. Il m'explique en soufflant, que sa chienne Lola, qui lui a donné cinquante-huit chiots en trois ans, est actuellement l'objet de visites galantes. Cela ne serait rien si ses prétendants ne se livraient, avec une belle insouciance, à toutes sortes d'incongruités sur le bois neuf.

Nous traversons une cour, ornée de fleurs, et entrons dans l'appartement du prêtre, délicieusement frais. Don Giuseppe déboutonne le haut de sa soutane et en tire un petit pistolet qu'il jette sans émotion sur la table.

— Je suis toujours armé, fait-il comme pour répondre à mon étonnement. Le pays est rouge, vous comprenez...

Et il ajoute avec un accent terrible qui ferait rentrer sous terre un régiment de cosaques :

— Il y a Peppone ici, et je lui mène la vie dure !

Il dispose des verres, les emplît de cognac italien, et me laisse seul un instant. Le parquet est rose. Sur les murs, dans la pénombre, je distingue attachés au même clou une gravure de la Madone et un saucisson. Plus loin, un diplôme du Touring-Club italien, des portraits de Victor-Emmanuel III et du maréchal Badoglio. Un peu partout, sur les meubles, des maximes de ce genre : « Ne me donnez pas de conseils. Pour faire des bêtises, je me suffis tout seul. »

Don Giuseppe revient avec un énorme

pistolet autrichien de huit millimètres, au nickel étincelant et se met en devoir de faire consciencieusement tomber les balles du barillet.

— C'est celui de la servante ! dit-il avec gravité.

Là-dessus, nous trinquons en silence.

— Vous avez lu *Don Camillo* ? dis-je.

— Deux fois, mais Guareschi est souvent au-dessous de la vérité. Ainsi, vous vous souvenez qu'au début du livre Don Camillo fait sonner les cloches pour couvrir la voix des orateurs communistes. J'ai fait la même chose ici, en sonnant comme pour un enterrement. Les communistes m'ont envoyé un garçon pour m'aviser que, si je n'arrêtais pas, ils feraient sauter le clocher. Alors j'ai brandi mon pistolet et je lui ai dit : « Par cette petite porte que tu viens de franchir, il ne peut passer qu'une personne à la fois. J'ai neuf balles. Cela fera neuf morts. » Le discours a été terminé instantanément.

« Trois semaines après, le tribun est décédé à l'hôpital. Il a dû mourir de rage. »

Une autre fois, Don Giuseppe était très étonné de ne plus recevoir le journal catholique milanais, *L'Italia*, auquel il est abonné. Il ne pouvait s'agir que d'une manœuvre scélérate. Il se rendit à la maison du peuple, pour protester. La discussion faillit dégénérer en bagarre.

— Et vous avez lancé les bancs sur vos adversaires, comme Don Camillo ?

— Non, c'est incompatible avec ma mission. Mais cet épisode imaginé par Guareschi m'a beaucoup servi parce qu'il a contribué à donner à mes adversaires le sen-



... et le voici tel que le voient les spectateurs sous les traits de Fernandel

timent de ma force. Un jour, pendant la longue procession du Corpus Domini, nous croisées une charrette tirée par un âne. Le conducteur avait son chapeau vissé sur le crâne et la cigarette à la bouche. Lorsque le dais arriva à sa hauteur, je dis à haute voix, en m'adressant à l'ostensoir : « Jésus, je peux te tenir ferme avec une seule main ! » Mais, au moment où je m'apprêtais à m'avancer sur l'homme, il se découvrit, jeta sa cigarette et se signa.

Don Giuseppe parle avec animation, campé sur ses jambes écartées, l'œil charbonneux. Il agite ses grands bras et dresse un index menaçant. S'il n'avait la soutane, on le prendrait pour un de ces paysans robustes, un peu rustres, dont m'a parlé Guareschi Violenti, batailleurs, mais généreux.

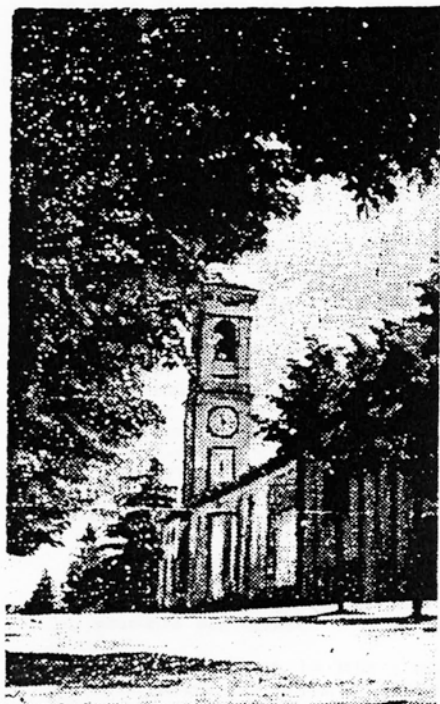
— Les communistes viennent à l'église ?

— Bien sûr, fait-il. Et ils font toujours appel à moi lorsqu'ils sont malades.

— Ils ne rient jamais lorsqu'ils vous voient sur votre vélomoteur ?

— Si je les vois rire, je m'arrête et cela suffit.

C'est, au contraire, les motos qui ont à Nosate des difficultés avec Don Camillo. Dans les villes et les campagnes italiennes, les scooters font un vacarme de tous les diables. Or le brave *parocco* estime que le sommeil est un bien précieux. Une nuit, il fut réveillé par le bruit d'un moteur. « Don Giuseppe, lève-toi ! » lui dit une voix. Et don Giuseppe se leva et parut sur la place, en chemise de nuit et en pantoufles. Il poursuivit le coupable jusque dans



L'église de Nosate...

la cour de la coopérative rouge, où il avait cru trouver un refuge. Don Giuseppe posa ses grosses mains sur le guidon et s'écria avec le même accent terrible qui est le sien en ce moment : « Tu rentreras chez toi avec ta machine sur le dos, car je vais tirer dans tes pneus ! » Puis le prêtre nota le matricule et s'en fut dormir du sommeil du juste. Le lendemain, il téléphonait aux carabinieri, qui dressèrent contravention.

— Le Peppone du village est un brave homme, dit don Giuseppe. Comme beaucoup de ses amis, il n'a pas le courage de quitter le parti. Mon sacristain aussi était inscrit. Je l'ai fait changer d'opinion avec une grande bouteille de chianti.

★

Don Giuseppe m'emmène déjeuner sur les bords du Ticino, un affluent du Pô.

— La campagne est belle, soupire-t-il.

Elle est belle, en effet, avec ses grands arbres frémissants sous un ciel dégagé, son fleuve large et limpide, qui coule au ras des terres entre de gros cailloux blancs. On dit qu'il charrie des paillettes d'or. Plus loin, il y a les digues. C'est tout à fait le décor de l'épisode de Guareschi, *Romeo et Juliette*, où l'on voit deux jeunes gens, contrariés dans leur amour, tenter de se suicider.

— A la vérité, dit don Giuseppe, qui est maintenant nu-tête, ses cheveux blancs faisant contraste avec son visage brun où sont piqués des poils d'une barbe de deux jours, il n'y a pas ici de rivalité aussi grande entre les familles. Je ne connais pas de cas de tentative de suicide.

— Vous rendez quelquefois visite à l'archevêque de Milan, comme don Camillo ?

— Oui, chaque fois que je vais à la ville.

— Et il vous a réprimandé ?

— Non, mais un jour je lui ai dit que j'allais tuer les communistes de Nosate à la mitrailleuse. Il a cru que je parlais sérieusement et il s'est écrié : « Non ! Non ! »

Ce qu'il oublie de dire, c'est qu'il se rend aussi à la rédaction de *Candido*, le journal de Guareschi, en apportant des lièvres et des faisans tirés en fraude dans la Bassa.

En ce qui concerne les inscriptions sur les murs du presbytère qui plongeaient Don Camillo dans des colères violentes, il est formel :

— Il n'y en a pas ici. Ce n'est pas interdit par la loi, mais c'est interdit par moi. S'il y avait des graffiti, j'obligerais le maire à les enlever et je lui ferais payer une amende.

Il lui arrive de baptiser les enfants de ses adversaires politiques et, comme il a défendu de leur donner des parrains communistes, c'est lui qui se propose. Don Giuseppe est ainsi plusieurs fois parrain. Mais il n'a jamais eu à refuser de donner le prénom de Lénine, ce dernier « ne figurant pas au calendrier italien ».

— Après les élections, dans un délai plus ou moins long, tous les habitants viennent se confesser, reprend-il. Je leur demande s'ils ont voté pour les communistes ou pour les socialistes. S'ils prétendent que ce n'est pas une demande à faire en confession, je leur claque au nez la porte du confessionnal et ils ne peuvent pas accéder aux sacrements.

Grâce aux confidences des paysans, il a pu faire le recensement des armes dissimulées par ses adversaires : deux mitraillettes, deux mousquetons et quelques armes mineures. Mais il sait qu'elles sont hors d'usage. Aussi laisse-t-il croire aux intéressés qu'il ne sait rien.

Don Giuseppe poursuit parallèlement ses exercices de tir et l'élaboration du *totocatch*, jeu italien de pronostics de football qui remplace avantageusement les malheureux paris

de courses que faisaient don Camillo. De temps en temps, le village entend les coups de carabine tirés par son curé et ne s'en émeut pas car il pense qu'il s'agit là d'une œuvre salutaire contre les maraudeurs. Une nuit, il a blessé au bras un homme qui faisait du tapage. Une autre fois, croisant à vélomoteur une compagnie d'artillerie en exercice, don Giuseppe demanda au commandant la permission de tirer un coup de canon. Cette faveur lui fut refusée mais il s'en console en pensant qu'il n'est peut-être pas nécessaire de pousser l'entraînement jusque-là.

— Vous vous entretenez souvent avec le Christ ?

— Oui, quelquefois, dit-il sur un ton subitement plus calme. Mais j'ai peur qu'il ne me juge sévèrement.

Nous parcourons maintenant à grandes enjambées le jardin du presbytère, croulant de feuillage, où les herbes folles croissent entre les pins. Don Giuseppe ne montre sa terre délaissée.

— Je n'ai pas le loisir de la cultiver, rugit-il en se frappant la poitrine. Tout mon temps est pris par la politique !

★

Le Peppone de Nosate travaille dans une centrale hydro-électrique et va, le soir, poser ses filets en contrebande dans les rivières. Je suis parti à sa recherche, conduit par son frère et par une jeune fille qui est peut-être la Juliette du livre : brune avec des cheveux tirés en arrière et serrés sur la nuque. Nous avons parcouru à vélo les sentiers de forêt, longés des kilomètres de rives. De place en place, des hommes chaussés de grosses bottes surgissaient de l'ombre épaisse. Ils nous indiquaient que notre Peppone était tout près de là, enfoui dans le feuillage propice, au bord de quelque étang, sous l'écriteau : « Défense d'entrer. Propriété privée. » Autant chercher une aiguille dans une meule de foin. Alors nous sommes revenus à la maison du peuple, pour y attendre Peppone, c'est-à-dire le maire Giuseppe Giudici.

Une grande salle basse où trône un vieux comptoir verni. Au centre, sur des bancs, des ouvriers et des paysans en chemise et salopette parlent devant des verres de bière et de vin. Un peu partout, des faucilles et des marteaux. Mais le mur du fond est uniquement occupé par un crucifix surmonté d'un grand portrait de saint Charles, patron du village. Les hommes sont vivement intéressés par ma présence. Ils n'ont pas lu le livre de Guareschi mais ils ont vu le film qui vient d'être projeté ces jours-ci dans un village voisin. A son évocation, ils rient franchement. Le frère du maire trouve que « c'était tout à fait ça ».

Giuseppe Giudici n'est pas entièrement de cet avis. De retour de la pêche, il a été averti de ma présence et il est resté chez lui, peut-être par timidité. C'est là que je le rejoins.

Un intérieur modeste. La salle à manger donne sur la rue. Sur le mur, le portrait de Victor-Emmanuel III entouré des généraux de la grande guerre et une image de la Vierge. Giudici a encore ses bottes de caoutchouc qui ressemblent à celles des mousquetaires. C'est un homme de trente-huit ans, au visage franc, au teint basané. Il tient ses bras croisés et, sous les manches de chemise relevées, on voit d'énormes biceps cuits par le soleil. Il répond par bribes, avec un peu de méfiance. Oui, il a vu le film, mais il ne le trouve pas très gentil pour lui.

— Don Giuseppe m'a dit que vous étiez un brave homme. Que pensez-vous de lui ?

— Don Giuseppe fait son devoir, dit-il. Nous nous saluons quand nous nous rencontrons, mais nous ne nous parlons pas souvent.

— Vous avez retrouvé dans le film certains épisodes réels ?

— Quand les communistes veulent faire des discours, le curé sonne les cloches, fait-il de l'air de quelqu'un qui en a gros sur le cœur. Mais les sœurs sont encore plus terribles que lui. Elles viennent chercher les jeunes femmes qui écoutent les orateurs.

— Pourquoi seulement les jeunes ?

— Parce que les vieilles restent à la maison.

La mère de Giudici, qui se trouve là, approuve en hochant la tête et en riant de sa bouche édentée.

— Don Giuseppe n'est pas un prêtre conformiste, reprend le maire. Il s'entend bien avec la population. Les femmes lui portent des victuilles, même celles des communistes.

— Vous allez à la chasse avec lui ?

— Non, car Don Giuseppe la pratique sans permis.

— Et vous, vous pêchez en zone interdite ?

Tout le monde rit de bon cœur. Cette fois, on retrouve un terrain d'entente.

— Vous faites de la propagande contre le curé ?

— Non, mais don Giuseppe ne se prive pas d'en faire contre nous. Il a excommunié tous les habitants du village après les dernières élections.

Le rappel de cette décision, sur laquelle don Giuseppe a dû probablement revenir depuis, souève autour de moi un murmure d'indignation. On veut bien être contre le curé mais on ne tient pas à être chassé du sein de l'Eglise. Le maire estime aussi que dans le film la politesse de don Camillo est exagérée et que Peppone est trop ours. Ici, c'est le contraire, affirme-t-il.

— Vous avez des armes en réserve ?

— Non, elles ont été confisquées après la Libération !

— L'archevêque est déjà venu dans le village ?

— Oui, il vient tous les quatre ans. Je vais le saluer avec la musique et on lui donne les honneurs auxquels il a droit. Il va s'asseoir dans les maisons des communistes.

Là-dessus, le Peppone de Nosate demande à sa mère de nous servir l'apéritif que nous buvons à la santé du village.

En partant, je fais un tour à l'église. C'est l'heure de la bénédiction. Don Giuseppe, au milieu de ses ouailles, dresse un bras menaçant et déclare d'une voix d'ogre :

— J'en ai entendu qui prétendaient dans leurs discours que le paradis et l'enfer n'existaient pas...

Et, à la manière dont il le dit, il est tout à fait don Camillo.

★
Giovanni Guareschi — il aime qu'on l'appelle Giovannino — pénètre dans la salle de rédaction de *Candido* d'un pas rapide.



... et celle qui fut choisie par Duvivier pour
« Le Retour de Don Camillo »

l'air préoccupé. Quatre jours par semaine, il est à Milan, travaillant sans relâche à ses dessins, à ses articles de polémique et aux éditions mondiales de ses livres. Les trois autres jours, il les passe dans sa propriété de Roncole, dans son pays natal de la Bassa, d'où sont tirés les personnages du *Petit Monde de don Camillo*, en compagnie de sa femme et de ses deux enfants. De taille moyenne, assez trapu, son visage est brun et creusé de profondes rides. Une chevelure noire, striée de fils d'argent, une moustache épaisse et courte accentuent son air bourru. Il porte une chemise rouge à carreaux noirs et un ample chandail banane.

— Peppone et don Camillo, me dit-il, c'est la même personne. C'est moi. Et le

Christ qui parle, c'est la voix de ma conscience.

Il s'exprime d'une voix aussi forte que celle de don Giuseppe.

— J'avais ce livre dans le sang ! s'écrie-t-il. Au fond c'est mon pays et moi. Dans la Bassa, nous sommes des sentimentaux et des impulsifs. Nous rions, nous criions, mais nous n'avons pas de rancune. Ce que nous avons sur le cœur, nous l'avons sur les lèvres. J'ai ressuscité dans ce livre tous les aspects de ma jeunesse.

» Celui qui m'a inspiré mon Peppone c'est surtout Giovanni Faraboli, créateur de la première coopérative de la Bassa, mort il y a deux mois. Lorsque je suis né, le 1^{er} mai 1908, il tenait un meeting avec ses amis socialistes devant ma maison. Il m'a montré à la foule en disant : « Un nouveau travailleur est né ! »

» Un seul homme est allé l'assister à Parme, dans ses derniers jours : c'est moi, un réactionnaire ! Je suis socialiste, monarchiste et chrétien, mais je ne dis jamais que je suis socialiste, car le socialisme d'aujourd'hui n'est plus celui de mon enfance.

Guareschi passe nerveusement la dans ses cheveux et fume cigarette cigarette. Il affirme que le don Camillo siné par le dessinateur français Beiliss duit exactement le personnage, beaucoup mieux que la composition de Fern dans le film. Quant à Peppone, ma fille pourrait avoir aujourd'hui les traits Guareschi. Les personnages secondaires livre ont le caractère des frères de son ou sont des amis de son enfance.

— L'institutrice qui meurt et qui a avoir le drapeau du roi sur son cercueil le caractère de ma mère, dit-il. C'était l'institutrice-type. Elle a enseigné pendant cinquante-cinq années. Les dix dernières, teinte du mal de Pott, elle avait constamment un corset de plâtre. A soixante-dix ans, elle guérit.

— Et l'histoire de Roméo et Juliette est-elle plausible ?

— Six mois après l'avoir écrite, j'ai eu la confirmation qu'il s'était passé exactement la même chose dans la plaine du Po. Dans nos vieilles familles, il y a le souvenir d'amours contrariées.

Guareschi m'explique qu'il a été un enfant triste et solitaire et qu'il n'a jamais embrassé son père, ni serré sa main. Cela eût été considéré comme geste de fille.

— L'unique objection que l'on fait à mon livre, reprend-il, est de caractère politique. Plusieurs personnes n'ont rien compris. Elles disent que les communistes ne sont pas comme Peppone et qu'on risque, à travers lui, de croire qu'ils ne sont pas dangereux.

» Ce sont des imbéciles. Beaucoup de communistes se reconnaissent en Peppone et essaient, à leur tour, d'écouter la voix de leur conscience. Le livre plaît beaucoup aux communistes, mais pas au parti.

— Et plaît-il au clergé ?

— Beaucoup plus dans le Nord que dans le Sud de l'Italie. Les don Camillo, je vous l'ai dit, sont des milliers et le plus important d'entre eux est peut-être le cardinal de Bologne. Dans cette ville, qui est la capitale du communisme italien, le maire est aussi un vrai communiste. Mais les cœurs simples de Nosate sont évidemment plus proches de moi.

Gilbert Ganne.



Archivio Guareschi
Roncole Verdi (PR)